

Questions internationales

La Finlande
Turquie et Caucase,
une ère nouvelle
Stendhal au cinéma

Cuba après Fidel

N° 84 Mars-avril 2017

M 09894 - 84 - F - 10,10 € - RD



CANADA : 14,50 \$ CAN

La
documentation
Française



© Yann Lige / AFP

Cuba après Fidel

4 Ouverture Cuba no, Cuba si

Serge Sur

10 Cuba : de la conquête de Christophe Colomb à la révolution castriste

Romy Sánchez

21 Le régime castriste et la perpétuation de l'ordre révolutionnaire

Vincent Bloch

35 Une transition longue et périlleuse

Janette Habel

48 Cuba : une place à part dans le monde depuis un demi-siècle

Entretien avec Jean Mendelson

58 Continuité et changements de la politique extérieure cubaine

Éric Dubesset

**74 Les défis
du développement
économique cubain**

Jérôme Leleu

**87 L'« art de la débrouille »
dans la Cuba
révolutionnaire**

Margalida Mulet

**97 Un regard caribéen
sur Cuba**

Romain Cruse

Et les contributions de

*Vincent Bloch (p. 44 et 70),
Jean-Yves Haine (p. 31),
Philippe Létriliart (p. 55),
Armando Valdés-Zamora (p. 94)
et Emmanuel Vincenot (p. 83 et 103)*

Questions EUROPÉENNES

**107 La Finlande
sur la scène internationale :
du neutralisme en héritage
au multilatéralisme
en action**

Antoine Beausoleil

Regards sur le MONDE

**114 La Turquie et le Caucase :
désenclavement
et nouveaux échanges**

Adeline Braux

**Les questions internationales
à L'ÉCRAN**

**120 Stendhal, source
d'inspiration multiple
pour le cinéma français
et italien**

Jacques Warin

ABSTRACTS

126

Cuba no, Cuba si

Durant près de soixante ans, Cuba a vécu sous la férule de Fidel Castro et de son régime. Sa disparition récente, après que la maladie l'eut éloigné du pouvoir direct au cours des dernières années, laisse l'île face à de multiples interrogations. Le bilan du castrisme peut être évalué de diverses manières et si les jugements sont dans l'ensemble négatifs, il ne manque pas de soutiens et, à tout le moins, d'avocats pour souligner ses aspects positifs. La transition est amorcée, mais vers quel avenir ? Sur le plan intérieur, la maîtrise du pays par les héritiers semble forte, mais pour en faire quoi ? Sur le plan international, les incertitudes se multiplient, mais Cuba n'est plus une priorité de l'ordre du jour mondial, à la différence de ce que connut l'île au cours des premières années du castrisme. Sur le plan régional, la position américaine à son égard reste déterminante. L'administration Trump poursuivra-t-elle la politique d'ouverture amorcée par la présidence Obama ? Cuba est pour les États-Unis une question non seulement régionale mais aussi intérieure, compte tenu du lobby des immigrés, actifs dans la vie politique américaine. Dans cette période intermédiaire, il faut revenir aux données de base, l'espace et les hommes, la situation insulaire, les mythes que Cuba a nourris en des sens divers au cours des dernières décennies, et se demander quels chemins pourront emprunter transition et retour au réel.

Une grande île sous le soleil des tropiques

À la différence du mot célèbre de Michelet sur la Grande-Bretagne, lorsque l'on a dit que Cuba est une île, on n'a pas tout dit. La géopolitique ne saurait décider de tout. La situation insulaire de la plus grande île des Caraïbes ne l'a rendue ni solitaire ni indépendante durant de longs siècles, et n'a pas davantage entraîné une quelconque domination sur son environnement,

même local. L'île a été beaucoup plus durablement envahie et dominée de l'extérieur, dominée par la terre, dès sa découverte par les Espagnols à la fin du xv^e siècle, qui ont éliminé et remplacé les populations originelles. Elle est à partir du xx^e siècle dépendante de l'écrasante présence de son puissant voisin, les États-Unis. Que ce soit parce qu'elle en était devenue une quasi-colonie, ou parce qu'elle se révoltait contre cet asservissement, société, politique, économie cubaines se définissaient et se définissent toujours par rapport aux États-Unis. Les belles américaines, rapetassées, réparées avec amour, qui, un demi-siècle plus tard, continuent à parcourir les rues de La Havane et de l'île, symbolisent une présence ancienne même si elle est momifiée.

Pas davantage ne peut-on transposer à la situation insulaire de Cuba cet autre aphorisme, de Clemenceau cette fois : « L'Angleterre est une ancienne colonie française qui a mal tourné. » Longtemps colonie espagnole, l'une des dernières à avoir quitté l'immense empire espagnol des Amériques, elle a conservé tout l'héritage culturel de l'hispanisme, et si ses liens avec l'Europe se sont distendus après l'indépendance, elle est une composante majeure de l'ensemble latino-américain. Les États-Unis ont aidé Cuba à conquérir cette indépendance en faisant la guerre à l'Espagne, une guerre qu'ils ont provoquée dans des conditions douteuses, et c'était pour l'occuper aussitôt. Cette libération intéressée est l'illustration initiale de l'ambiguïté d'une relation contradictoire qui est jusqu'à maintenant le problème majeur de l'île. Cuba est comme une pointe avancée et singulière de l'Amérique latine à quelques encablures des États-Unis, voire désormais en leur sein compte tenu de l'importance et de l'activisme de la minorité des réfugiés anticastristes, en Floride notamment.

Beaucoup d'îles des Caraïbes ou des Antilles mènent une vie sinon paisible, sinon prospère,



© Yamil Lage / AFP

Dans une rue havanaise, un jeune Cubain porte un tee-shirt arborant le drapeau américain. Le 26 octobre 2016, pour la première fois depuis vingt-cinq ans, les États-Unis se sont abstenus lors du vote annuel de l'Assemblée générale des Nations Unies condamnant l'embargo américain imposé à Cuba.

du moins assez à l'abri des tourments du monde extérieur. Elles sont disparates et ne constituent pas vraiment un ensemble. Leurs dimensions sont variées, et Cuba est la plus grande d'entre elles, mais pas la plus peuplée. Leurs populations respectives vont d'une dizaine de millions à quelques milliers. Elles sont anglophones, francophones, hispanophones. Certaines, les îles françaises notamment, restent intégrées à une métropole, d'autres sont des micro-États jouant la carte des paradis fiscaux, et d'autres encore sont un cadre pour plusieurs États, Saint-Domingue, Saint-Martin, alors que la plupart sont politiquement unifiées. Nombre d'entre elles font du tourisme une source importante de revenus, en raison de leur climat, de leurs rivages et de leurs liens avec des pays riches. De toutes, Cuba est l'île qui a le plus grand rayonnement universel,

peut-être l'île la plus célèbre dans le monde au cours du second xx^e siècle, celui qui commence après la Seconde Guerre mondiale, et ce rayonnement est politique. Il est lié à Fidel Castro, il est d'ordre révolutionnaire.

Cuba et ses mythes

De l'image esthétique, ludique et corrompue...

Chacun a vu les images de Papa Hemingway à La Havane, La Havane paradis des cigares, Hemingway prenant « *My mojito in La Bodeguita and my daiquiri in El Floridita* », et l'on y garde encore sa chaise protégée par une chaîne. Il n'y avait pas que les écrivains ou les intellectuels qui séjournaient dans les palaces locaux, le cinéma hollywoodien y plantait fréquemment ses caméras pour des films au décor exotique et ses acteurs les plus en vue s'y complaisaient. De riches Américains venaient également goûter les

délices de transgressions multiples tout près de la vertueuse Amérique au son de la délicieuse musique cubaine, une *feel good music* répandue par de multiples petits orchestres locaux. Et les villas de grands industriels et financiers yankees parsemaient les rivages les plus accueillants de l'île. Cette douce vita des décennies heureuses de l'avant-Castro avait sa contrepartie. D'un côté, domestication de nombre de Cubains transformés en serviteurs d'une colonie étrangère plus ou moins nomade, grands hôtels, casinos, prostitution endémique. Derrière cette surface, la prépondérance économique des firmes américaines et surtout le crime organisé en provenance des États-Unis qui avaient fait de Cuba un espace de prédation. D'un autre côté, une dictature au service de cette domination quasi coloniale, le régime Batista, qui régnait par la terreur et la corruption. Cuba était devenu une caricature de pouvoir fantoche au service d'un impérialisme étranger qui mettait le pays en coupe réglée derrière une indépendance de façade.

L'insurrection menée dès le début des années 1950 par Fidel Castro avec un petit groupe de combattants a connu beaucoup de vicissitudes avant de triompher. D'abord rurale, elle a progressivement gagné les villes. On se souvient du *Parrain 2*, dans lequel Michael Corleone arrive à Cuba pour négocier avec une autre branche de la mafia américaine un partage des investissements et des bénéfices. Il est invité à participer au festin. Lorsqu'il observe en ville un insurgé qui, plutôt que d'être capturé, se fait sauter en criant « *Que viva Fidel!* », il comprend que la fête est finie. La scène prélude au départ précipité quelques jours plus tard de Batista, à la Saint-Sylvestre de 1958, accompagné d'une fuite éperdue des Américains douteux sur place, dans un climat qui évoque le sauve-qui-peut de Saïgon dix-sept ans plus tard.

La révolution cubaine est d'abord nationaliste, elle se réfère à José Martí, père spirituel de la lutte pour l'indépendance au XIX^e siècle. Elle est aussi morale, elle veut rompre avec la décadence prolongée de l'île sous la coupe nord-américaine et avec la corruption des classes dirigeantes. Elle est également sociale, puisqu'elle entend sortir la masse du peuple

cubain de la situation de sous-développement, de sous-éducation et de servitude dans laquelle elle était maintenue de façon immémoriale. Elle n'est en revanche ni communiste à cette époque, ni antireligieuse. Elle est dominée, et le restera durablement, par les éléments hispaniques d'une population dont les minorités restent sous-représentées.

... à la purification révolutionnaire puis à la tyrannie obsidionale

Il faut tenir compte de la situation de l'île avant Castro lorsque l'on juge le régime cubain, tributaire de cet héritage et de ses séquelles. La révolution castriste a été facilitée par l'effondrement d'une dictature abandonnée de la population, mais elle a connu dans ses débuts une purification sanglante, exécutions sommaires, détentions punitives dans lesquelles Che Guevara, Ange exterminateur, n'a pas été le moins actif. Sans doute pouvait-on s'inspirer de Chamfort – « On ne nettoie pas les écuries d'Augias avec un plumeau. » –, mais le précédent de Lénine après 1917 n'était pas non plus absent, et les opposants, même démocrates, pouvaient trembler et se taire. Cela n'a pas empêché Cuba de devenir aussitôt, auprès de nombre d'intellectuels européens et latino-américains, une utopie en action, une espérance pour un avenir proche. Les utopies aiment les îles, Platon la Sicile, Rousseau la Corse, pourquoi pas la Cuba de Castro, dès 1959 modèle pour les décolonisés, prélude au non-alignement, aux mouvements anti-impérialistes ? L'impérialisme, c'est d'abord et surtout celui des États-Unis, et l'île échappe à leur soumission. Voilà ce qu'ils ne peuvent tolérer, et à la frustration économique s'ajoute la fureur politique lorsque sont expropriées, spoliées selon elles, diverses entreprises américaines sur place.

Et si Cuba allait devenir un exemple pour l'Amérique latine ? Favorables à la décolonisation des empires européens, les États-Unis n'entendent pas renoncer à la prédation économique de leurs voisins méridionaux. Ils savent prendre les moyens de les retenir, et le Chili de Salvador Allende en fera les frais quatorze ans plus tard. Il faut donc se débarrasser de

Cuba : population (2015)



Fidel Castro, une opération militaire d'émigrés soutenus par la CIA devrait faire l'affaire, mais l'invasion de la baie des Cochons en 1961 échoue. L'embargo économique devrait réduire l'île à quia, et les tentatives d'assassinat de Castro se multiplient vainement. Comment mieux faire pour jeter le régime dans les bras de l'URSS, qui installe en 1962 des missiles nucléaires sur l'île, prétendument pour la protéger de nouvelles interventions ? La crise nucléaire de Cuba, à l'automne 1962, est l'une des plus graves de la guerre froide et met l'île au devant de la scène mondiale. Le jusqu'au-boutisme de Castro, qui ne redoute pas un anéantissement nucléaire, est rejeté avec sagesse par Khrouchtchev, et le régime se tourne vers des activités internationales plus insurrectionnelles. C'est la période de la Tricontinentale, Cuba devant accueillir en 1966 la conférence de ce nom qui a regroupé mouvements de libération, pays non alignés, URSS et Chine au service de la révolution mondiale. Le président désigné en était Medhi Ben Barka, ce qui jette une lueur sur

son enlèvement à Paris et son probable assassinat dans les mois qui l'ont précédée.

Cette période est aussi celle du « foquisme »¹ de Che Guevara, qui quitte l'île pour essayer de soulever les paysans d'Amérique latine, tentative au cours de laquelle il perd la vie, et Régis Debray, la liberté pour quelques années. Le foquisme tendait à créer un peu partout « un, deux, plusieurs Vietnam ». L'aventure témoigne probablement d'une fissure entre Castro et le Che, le premier plus proche des Soviétiques, le second, qui n'était pas Cubain, plus maoïste, apôtre de la révolte des campagnes contre les villes et de l'action insurrectionnelle internationale, alors que Castro était plus porté à consolider le régime et l'État par des moyens institutionnels et politiques. C'est ainsi que Cuba va devenir,

¹ Le *foco* (foyer) ou foquisme est une théorie militaire de la révolution développée par Che Guevara, fondée sur la création de foyers de guérilla rurale et devant servir de stratégie pour mener à bien les guerres révolutionnaires afin de lutter contre l'impérialisme des États-Unis. Il a été à l'origine de plusieurs guérillas dans les années 1960 en Amérique latine.

après l'échec du guévarisme, un relais militaire international de l'URSS, en Amérique centrale, en Afrique, au profit de mouvements insurrectionnels vigoureusement antiaméricains ou antioccidentaux. En même temps qu'il projette ces soutiens à l'extérieur, Castro enracine à l'intérieur un régime qui devient de plus en plus coercitif, face aux privations imposées par l'embargo et la socialisation de l'économie. L'île tend à devenir une prison, la liberté d'expression est muselée, la population étroitement surveillée et régulièrement chapitrée par un caudillo habitué des discours publics de plusieurs heures pour l'édification révolutionnaire des masses. Il est devenu le *Big Brother* de Cuba, il est aimé par une bonne partie des Cubains. Pour les autres, la fuite est la seule solution. Le régime s'efforce de l'empêcher, mais accepte de temps à autre quelques soupapes d'échappement qui alimentent une émigration revancharde.

Une transition en question

La chute de l'URSS est une catastrophe pour Cuba, qui devait beaucoup à l'assistance économique qu'elle lui apportait, en même temps qu'à sa garantie militaire contre toute intervention américaine. Vieillis, Castro et son régime restent cependant solides. Toute opposition intérieure a été éliminée ou muselée. Les pays d'Amérique latine, quelle que soit leur orientation, défendent l'indépendance de Cuba, qui a osé dire « non » aux États-Unis. Mais le pays n'est plus un caillou dans la chaussure américaine. Il n'a plus suffisamment d'importance ou d'intérêt pour que les États-Unis envisagent l'élimination du régime, tandis que la pression des immigrés cubains s'exerce contre une amélioration des relations avec lui. On attend donc la suite, et Castro bénéficie d'une grande longévité, et même d'un retour de sympathie plus active auprès du président vénézuélien Hugo Chávez, qui dispose de ressources pétrolières et se fait un peu son protecteur. L'image internationale de Cuba durant ces années de repli et de latence est double, et fortement contrastée, l'enfer et le paradis. L'enfer, c'est Guantanamo, la prison américaine de l'après-11 Septembre, hors de tout droit, comme au demeurant l'occu-

pation de la base militaire par les États-Unis. Le paradis, c'est Varadero, péninsule bénie pour touristes étrangers, principalement Européens et Canadiens, car les Américains n'ont toujours pas le droit de se rendre sur l'île. Enfer et paradis ont en commun d'être très loin de la révolution, d'être fermés par des barrages, et Varadero est plus ou moins directement contrôlé par l'armée cubaine.

Malade, Fidel cède le pouvoir à son frère Raúl en 2006, tout en restant vigilant jusqu'à sa mort dix ans plus tard. Transition en douceur et qui n'amorce aucun changement politique, tant le régime est enraciné. Les démonstrations de respect et d'affection sur le passage de l'urne funéraire de Fidel, qui parcourt l'île, sont édifiantes. Mais Raúl lui-même ne règle pas la question de la transition, il la diffère simplement. On remarque que l'armée est solidement implantée, comme si, à l'instar de bien des régimes comparables, elle était au cœur d'un État profond derrière les structures légales. La société cubaine a été façonnée si longtemps par le castrisme, elle s'en est accommodée par les petits trafics et la débrouillardise propres aux situations de pénurie, elle bénéficie d'avantages incontestables, en termes d'éducation, de santé publique. Si elle se compare aux îles voisines, elle peut apprécier l'indépendance du pays et l'absence de corruption ou de trafics organisés à grande échelle. Les partisans du régime, encore nombreux sur place et pas absents à l'extérieur, mettent en avant ces éléments positifs de son bilan. La restauration d'un splendide patrimoine urbain très dégradé a commencé, et les entrepreneurs étrangers s'intéressent à l'île. Mais le régime n'a apporté ni la démocratie, ni la liberté politique, ni la prospérité économique, s'il a considérablement réduit les inégalités, assuré le minimum vital de chacun et une éducation publique pour tous – même nos prostituées sont diplômées, notait Raúl Castro avec un humour douteux. Il est l'État du peuple tout entier, mais d'un peuple qu'il a façonné et en quelque sorte usiné.

Cuba ne peut rester un musée du communisme après avoir été un conservatoire des belles américaines des années 1950. La transi-



© Wikimedia / JtEile

Ancien siège du gouvernement cubain avant la révolution castriste, le Capitole national (*El Capitolio Nacional*) abrite à La Havane l'Académie des sciences de Cuba depuis 1959.

tion amorcée ne dispose d'aucun modèle sur lequel s'appuyer, ni le modèle russe ni le modèle chinois, et la glaciation de la Corée du Nord est un contre-exemple. Les évolutions plutôt heureuses des anciennes démocraties populaires d'Europe centrale sont pour l'île hors d'atteinte, parce que l'Union européenne ne la prendra pas en charge. Elle pourrait faire plus qu'elle ne fait, même si les investissements européens se développent, mais elle n'entend pas s'exposer à la vindicte des États-Unis. Les changements amorcés doivent plus à des initiatives extérieures qu'à un projet endogène. Raúl Castro, quelle que soit la durée de son pouvoir, ne sera sans doute pas le fossoyeur du régime. L'Église catholique, qui a su s'accommoder du castrisme et n'est pas devenue une

force d'opposition comme elle a pu l'être en Pologne, a contribué avec le Vatican à l'ouverture du pays et à des contacts non hostiles avec l'administration Obama. Le président Obama lui-même a visité Cuba et amorcé la réouverture des relations diplomatiques, mais l'embargo n'est pas levé. Alors quel avenir ? Castro n'aurait-il été qu'une parenthèse ? Cuba est-elle condamnée à plus ou moins court terme à redevenir une chasse gardée des capitaux américains sous la férule d'un nouveau Batista ? Si des émigrés qui n'auraient rien appris ni rien oublié revenaient et s'installaient en masse, ne domestiqueraient-ils pas la population locale au mépris de sa dignité, voire de la paix civile ? En matière de transition, Cuba promet d'être une fois encore un laboratoire. ■

Serge Sur